

Chemins it@liques

Ombres dans l'infini

Carlo Sgorlon

Traduit du frioulan par
Jean-Igor Ghidina

sur



Ombres dans l'infini

Carlo Sgorlon

Traduction du frioulan par

Jean-Igor GHIDINA

Fille d'une exilée kurde se réfugiant au Frioul vers la fin du XX^{ème} siècle, Ève Nissim entend donner libre cours à sa passion de la peinture afin d'exprimer ses émois existentiels et son attachement à la civilisation paysanne.

Grâce à la verve d'une fiction palpitante en résonance avec les thèmes universels de la migration, de la recherche d'identité et de la rencontre interculturelle, ce roman de Carlo Sgorlon nous fait vivre les métamorphoses sentimentales d'une héroïne au tempérament fougueux et indomptable.

Face aux illusions des adeptes d'une modernité matérialiste et aux bouleversements historiques, Ève oppose son idéal de beauté ainsi que l'amitié enjouée de personnages qui préservent les secrets de la nature et la mémoire des traditions séculaires.

Bouquineo.fr

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Bouquineo.fr

**Toute diffusion du contenu de cet ouvrage, sans l'autorisation
expresse de l'éditeur, sous quelque forme que ce soit,
viole les règles relatives au droit d'auteur et expose
le contrevenant à des poursuites judiciaires.**

© Éditions Chemins de tr@verse, Neuville-sur-Saône, 2014
Dépôt légal : octobre 2014
Édition de octobre 2014

Isbn PDF : 978-2-313-00517-0

Éditions Chemins de tr@verse
4, avenue Burdeau
69250 Neuville-sur-Saône

Charte graphique de Claire Sidoli

Chemins it@liques

Une collection dirigée par
Sylvain Trousselard

Préface de l'éditeur

Nous retrouvons tout d'abord dans ce roman de Carlo Sgorlon le leitmotiv de la construction de l'identité personnelle face à un monde souvent sécularisé qui manque singulièrement d'idéaux et de spiritualité. La protagoniste Ève Nissim constitue à cet égard une figure emblématique qui rappelle une myriade de personnages féminins dont la joie de vivre juvénile et l'abnégation s'opposent à l'aliénation consumériste et à la cupidité abjecte.

Ombres dans l'infini renoue par ailleurs avec l'inspiration des exordes qui connaît ici une nouvelle jouvence en brossant un tableau bienveillant des paysans du Frioul, certes enclins à perpétuer des croyances ataviques, mais également dépositaires d'une sagesse immémoriale qui peut offrir une alternative ou un antidote aux dérives inquiétantes de la modernité. Le Frioul ne se trouve point figé en une rhapsodie incantatoire ni même en une extra-territorialité bucolique et régressive, car il représente pour Ève le cadre naturel, social et anthropologique qui nourrit aussi bien son désir cognitif que son art pictural dont l'iconographie est empreinte d'échos métaphysiques.

Sgorlon nous livre la dimension introspective d'une adolescente, mais en mettant en exergue sa pugnacité indéfectible, il confère une coloration épique à la mémoire de son aïeul kurde, victime des conflits oubliés du Moyen-Orient. Le destin semble une force inexorable qui plane sur les vicissitudes d'êtres humains dont la vie est similaire à des ombres évanescentes évoluant sur la toile de fond de l'infini. Cependant, la prise de conscience du don de la vie pour soi et pour autrui permet de transcender tout fatalisme, particulièrement lors d'un épisode paroxystique d'inondation.

Prologue

Carlo Sgorlon (1930-2009) a écrit une trentaine de romans qui ont connu un certain succès en Italie. Il a reçu le prix Supercampielo pour *Il trono di legno* en 1973 et le prix Strega en 1985 pour *L'armata dei fiumi perduti*. Sont publiés en français *Le trône de bois*, *Le carrosse de cuivre* et *L'armée des fleuves perdus*. Les œuvres que Sgorlon a écrites en frioulan, telles par exemple *Prime di sere* (1970), *Il dolfin* (1985) et *Ombri tal infinît* (2010) constituent des figures de proue de son univers fictionnel. Le frioulan fait partie de ces langues minoritaires pratiquées sur le territoire de la Péninsule italienne et qui sont implicitement reconnues par l'article 6 de la Constitution italienne de 1948 : « La Repubblica tutela con apposite norme le minoranze linguistiche. » Plusieurs écrivains et intellectuels célèbres, tels Ippolito Nievo, Graziadio Isaia Ascoli au XIX^{ème} siècle ou plus récemment Pier Paolo Pasolini, ont rendu hommage à cet idiome roman qui présente des caractéristiques originales dans sa prosodie, sa morphologie et son lexique. En frioulan la variation de la quantité vocalique induit un changement sémantique et le morphème –s indique en général la désinence du pluriel. Pour Sgorlon, dès son plus jeune âge, la connaissance de la langue frioulane est indissociable du contact avec la société rurale, de la désignation et de la fabulation dans le rapport à l'altérité

et au monde, qui sont partie intégrante de sa mythopoïèse.

Après son précurseur Dino Virgili, auteur en 1951 du premier roman en frioulan contemporain, *L'âghe dapît la cleve*, Carlo Sgorlon confère de nouveau à cette langue minoritaire toutes ses lettres de noblesse, en écrivant des œuvres dont la qualité littéraire est indéniable. On retrouve dans *Ombris tal infinît* le leitmotiv de la construction de l'identité personnelle face à un monde souvent sécularisé qui manque singulièrement d'idéaux et de spiritualité. Le personnage central incarné par Ève Nissim constitue à cet égard une figure emblématique qui rappelle des personnages féminins dont la joie de vivre juvénile et l'abnégation s'opposent à l'aliénation consumériste et à la cupidité abjecte. *Ombres dans l'infini* renoue par ailleurs avec l'inspiration des exordes qui connaît ici une nouvelle jouvence à la faveur d'un tableau bienveillant des paysans du Frioul, certes enclins à perpétuer des croyances ataviques, mais également dépositaires d'une sagesse immémoriale qui peut offrir une alternative ou un antidote aux dérives inquiétantes de la modernité. Le Frioul ne se trouve point figé en une rhapsodie incantatoire ni même en une extraterritorialité bucolique et régressive car il représente pour Ève, la protagoniste, le cadre naturel, social et anthropologique qui nourrit

aussi bien son désir cognitif que son art pictural dont l'iconographie est empreinte d'échos métaphysiques.

Les fictions de Sgorlon ne se situent pas aux antipodes des romans d'Elsa Morante dont l'écrivain essayiste a au demeurant renouvelé l'approche. Sgorlon livre certes la dimension introspective d'une adolescente, mais en mettant en exergue la pugnacité indéfectible de son personnage cardinal, il confère une coloration épique à la mémoire de son aïeul kurde, victime des conflits oubliés du Moyen-Orient. Le destin semble une force inexorable qui plane sur les vicissitudes d'êtres humains dont la vie est similaire à des ombres évanescentes évoluant sur la toile de fond de l'infini. Cependant, la prise de conscience du don de la vie, pour soi et pour autrui, permet de transcender tout fatalisme, particulièrement lors d'un épisode paroxystique d'inondation.

La traduction proposée ici cherche à restituer la beauté d'un texte sans pour autant annihiler son originalité. C'est la raison pour laquelle on a choisi de maintenir l'onomastique et les références toponymiques en frioulan pour montrer que l'univers romanesque de Carlo Sgorlon souhaite préserver sa particularité spécifique. Ainsi, les prénoms *Osvalt* et *Vitôr* révèlent de manière tangible la différence phonétique du frioulan par rapport à l'italien. Dans cette perspective, il n'était pas pertinent non plus d'italianiser les patronymes fictionnels

dès lors que l'auteur lui-même avait veillé à attribuer à la plupart de ses personnages un nom alloglotte. En revanche, s'agissant de personnages dont le prénom arabe était « frioulanisé », comme *Fatime*, il était nécessaire de le traduire en respectant l'appellation courante qui prévaut en français, c'est-à-dire *Fatima*, car en maintenant *Fatime*, on aurait gommé l'aspect « exotique » du personnage qui est essentiel dans la diégèse. Eu égard aux tournures idiomatiques relevant du frioulan et aux choix stylistiques de Carlo Sgorlon, il convenait de trouver un compromis entre l'intelligibilité du texte et une sorte de clin d'œil au lecteur confronté à des comparaisons et des métaphores insolites. La visée esthétique de l'original frioulan tient notamment au refus d'une banalisation qu'induirait une langue trop convenue.

CARLO SGORLON

Ombres dans l'infini

Traduction de Jean-Igor GHIDINA

Carlo SGORLON, *Ombres tal infinît*
Édition de la Societât Filologjiche Furlane,
Udine, 2010
ISBN : 978-88-7636-125-8
www.filologicafriulana.it

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

I - Sant Martin

Fatima Nissim, une belle jeune femme d'une vingtaine d'années arriva d'Iran à Sant Martin, un village du Frioul méridional, après moult péripéties. C'est là qu'elle put s'apercevoir que l'ingénieur italien qu'elle avait côtoyé dans la ville d'Abadan ne lui avait pas raconté d'affabulations. Effectivement, elle trouva, dans une maison de bourg paysanne, le trois pièces qu'on lui avait promis.

Elle plaça sans tarder les quelques affaires peu encombrantes et coquettes qui l'avaient suivie depuis qu'elle avait quitté l'Iran. Elle raconta à toute la population qu'elle était la veuve de Taleb Nissim, héros de la résistance kurde ayant succombé à ses blessures après un violent accrochage avec les Turcs en pleine montagne. Les deux ingénieurs italiens qui avaient dirigé le chantier du port d'Abadan s'étaient occupés de son cas.

C'est vrai, pensèrent les gens. L'ingénieur Osvalt Ermacore¹, qui vivait à Vérone, mais dont les grands-parents étaient de Sant Martin², avait travaillé dans ces lointaines contrées. Fatima se débrouillait déjà assez bien en italien, car elle l'avait appris auprès de ses deux compagnons. Du reste, Fatima apprenait aussi facilement les langues qu'elle allait à bicyclette.

Elle devint tout de suite l'amie de la sage-femme dont elle aurait besoin quelques mois plus tard, de l'apothicaire Constantin, du facteur, des maîtres d'école, bref de tous ceux qui jouaient un rôle important à Sant Martin. Au village, on nourrit d'emblée de la sympathie à son égard, même si on avait

¹ L'onomastique et les références toponymiques en frioulan n'ont pas été traduites afin de conserver à la fois le caractère alloglotte originel et l'authenticité fictionnelle.

² Même remarque que ci-dessus.

l'impression que cette femme cachait quelque chose d'étrange en dépit de son abord avenant.

Fatima était aussi parcimonieuse qu'une fourmi, de sorte qu'elle arrivait à mettre de côté la moitié du pécule que lui envoyaient chaque mois les ingénieurs d'Abadan, Osvalt Ermacore e Filippo di Altafiumara, baron sicilien. De fait, tous les deux croyaient être les pères de l'enfant dont Fatima était enceinte. La jeune femme savait raconter son histoire de manière très plaisante. Cependant, elle ne tarda pas à faire savoir qu'elle savait non seulement broder et coudre, mais aussi lire l'avenir dans le marc de café et sur les cartes de *briscule*.

Elle était capable d'éveiller la pitié et la compassion chez ses interlocuteurs parce qu'elle était une « pauvre femme réfugiée et sans personne qui pouvait l'aider ». Les paysans de Sant Martin ne connaissaient rien à l'histoire des Kurdes, des Turcs ou des Iraniens. Fatima suscitait donc en eux un étonnement qui animait leur visage. On s'était plus ou moins forgé l'idée qu'elle était la fille de quelque instigateur d'une mystérieuse révolution ou guerre du Moyen-Orient et que Fatima avait accepté avec dignité son triste destin d'exilée.

Dans une des pièces, Fatima installa des tapis, des coussins, des vases et des tasses en cuivre, de sorte que celui qui entrait dans son séjour, avait l'impression de se retrouver dans un Orient qu'il n'avait vu qu'au cinéma. Fatima cuisinait, selon la mode de son pays, de l'agneau poêlé, agrémenté des épices les plus relevées, des gâteaux au miel, et tout à l'avenant. Si quelqu'un lui rendait visite, elle trouvait toujours un prétexte pour lui offrir une friandise, le visage engageant et rieur.

Vers le soir, quelques paysans parmi les plus jeunes et parfois même d'âge mûr nourrissaient des pensées pétillantes à son encontre. Ils voyaient la belle étrangère comme un métissage étrange d'Orient et de christianisme, susceptible de

provoquer des sentiments périlleux excitant l'imagination et les émois de la jeunesse. Fatima se réjouissait de cette situation. Il lui semblait de voir dans le ciel une alouette qui chantait pour lui signifier de manière mystérieuse qu'elle deviendrait très riche et couverte de gloire. Elle croyait fermement qu'il fallait vivre dans l'abondance pour se prémunir des coups du sort.

Au cours de la nuit, elle était réveillée par les mouvements de l'enfant qui nageait dans les eaux de son ventre. Fatima était persuadée que le bébé désirait voir le jour le plus tôt possible.

Comme la date de l'accouchement se rapprochait, une jeune fille, son amie, qui s'était entichée surtout des tasses en cuivre de la Perse, allait faire les courses à sa place et l'aidait dans ses tâches ménagères. Fatima qui avait compris le penchant de Séverine, lui parlait souvent de l'Orient. Elle narrait les villes aux murailles blanches, les minarets, les mosquées aux coupes vertes ou dorées, qu'elle avait vues elle-aussi dans l'évanescence de l'aube et du crépuscule, car sa famille était toujours persécutée et errante. Parfois, elle se mettait dans la peau de son père Taleb et s'identifiait à ses combats de patriote qui avaient duré toute une vie. Mais elle disait toujours à tout le monde que Taleb n'était pas son père, mais son mari.

« Il était un des chefs de la révolution » disait-elle à Séverine.

« Comment est-il mort ? »

« Quelqu'un comme lui ne pouvait mourir qu'au combat. Un contre dix. Ma mère et moi l'avons enseveli dans un drap au milieu d'un bois. »

Séverine, frappée par ces récits palpitants, hauts en couleurs, ravalait sa salive d'émotion. Mais au fond, Fatima aussi croyait à ce qu'elle racontait. Pour se consoler de son chagrin, elle pensait toujours à l'enfant qui devait naître, et grâce à lui, espérait se prémunir des aléas et des malheurs de la

vie. S'agissant de Fatima, la nouvelle de son accouchement franchit immédiatement les bornes de sa vie privée, pour devenir l'affaire de toute la communauté. Un jour, à l'aube, tandis que les paysans allaient traire à l'étable, le bruit courut que Fatima avait commencé à accoucher. On aurait dit que la rumeur sonnait à chaque porte comme l'écho qui répercute les appels du bûcheron. « Les douleurs sont devenues plus fortes et plus régulières » dit-on vers midi, comme s'il s'agissait d'un bulletin sanitaire sur l'état de santé d'une princesse. « Il paraît qu'il y a des complications. Il vaut peut-être mieux appeler le médecin », tel fut le communiqué vers le soir. En fait, vers huit heures, la nouvelle se répandit : « C'est bon. C'est une petite fille. Elles vont très bien toutes les deux. »

Toute le monde soupira et retourna vaquer à ses occupations. Fatima, pendant un certain temps, éprouva une pointe d'amertume envers l'enfant, qui l'avait déçue en naissant de sexe féminin. Elle n'avait même pas été effleurée par le doute, elle mettrait au monde un garçon. Elle chercha à oublier cette petite contrariété en l'habillant comme si elle était un garçon.

Elle lui coupait les cheveux presque à ras, lui mettait des culottes courtes et quand elle allait à ..., rarement, lui achetait des jouets de garçon. Ève ne se rendait même pas compte des incongruités de sa mère. Au contraire, cela lui convenait. Lorsque, en grandissant, elle commença à rester dans la cour, négligeant ses poupées, elle manifestait de plus en plus d'intérêt pour les épées en bois, les soldats de plomb et les balles en caoutchouc. Elle révéla tôt son inclination à dérober et à accaparer les jouets des autres enfants de Sant Martin, même s'ils étaient en piteux état et désintégrés. Elle les subtilisait grâce à ses astuces ou grâce à des incursions périlleuses.

Fatima, chrétienne, lui avait donné un nom hébreu, en espérant pour elle un destin plus chanceux que le sien. Selon

elle, les Juifs étaient presque toujours riches, intelligents et capables de se tirer d'affaire en toute circonstance. Mais elle n'exerçait pas la moindre influence sur sa fille. Ève se prévalait de l'art et de la manière d'un guerrier et d'un corsaire.

Les jouets des autres, conquis de haute lutte ou en manœuvrant en cachette, elle les voyait comme un butin de guerre, c'est pourquoi elle ne voulait pour rien au monde accepter de négocier pour les rendre à leurs maîtres. Elle aimait davantage entonner des chants de guerre menaçants que fredonner de paisibles mélodies.

C'est sa mère qui rendait les affaires à leurs maîtres, décomposés à force de pleurer, ou à leurs mères, venues parlementer pendant que les combattants dormaient. Les merveilleuses lunes de Sant Martin virent des restitutions de fusil et de pistolets en fer blanc, après des armistices signés au nom des absents, au pied du jardin.

Ève, le lendemain, ne demandait même pas où était passé le butin qu'elle avait dérobé à l'ennemi. Elle ne laissait même pas couler une larme pour cela. En fait, elle ne pleurait jamais. Elle ne pleura pas non plus lorsqu'elle tomba de la balançoire. Alex, un jeune plein d'entrain, qui s'était tout de suite intéressé à la belle « veuve » venue d'Iran, avait fabriqué pour la petite fille une balançoire grâce à un fil de fer, sans tenir compte de l'effet de l'usure. Ainsi, le jour de *Sant Antoni*, resté mémorable pour les paysans en raison d'un risque de chute de grêle, heureusement démenti, le fil de fer se brisa et Ève fut projetée six mètres plus loin.

C'était aussi de sa faute, car elle se faisait pousser par des enfants qui avaient deux fois son âge et qu'elle commandait à la baguette, comme un maître d'école. Ève se retrouva sur l'herbe du pré. Elle se mit debout à l'instant, mais elle était tout étourdie et marchait en faisant des embardées tel un canard déboussolé. On lisait sur son visage la frayeur de quelqu'un qui ne sait plus où il est et qui ne se rend aucunement compte de ce

qui lui est arrivé. Mais, sur son visage, il n'y avait pas la moindre trace de pleurs.

Fatima comprit davantage ce qui s'était passé à la terreur des deux enfants qui l'avaient poussée qu'à leurs paroles frénétiques et à leurs sanglots. Toute frissonnante, la mort dans l'âme, elle enleva les vêtements de sa fille et la mit au lit. Avec, sur le front, un chiffon rempli de glace, qui était arrivée à ce moment-là de l'auberge. Elle restait assise à côté du lit, attendant que sa fille manifestât des nausées ou d'autres signes de commotion cérébrale, ou d'une hémorragie interne. Il ne se produisit ni ceci ni cela. Il n'y eut absolument aucune complication. Deux heures après, une fois le vertige passé, Ève voulait retourner jouer dans la cour. Elle prétendait que quelqu'un remplaçât le fil de fer par une corde ou une chaîne. Fatima essaya de la dissuader, les mains jointes comme pour prier.

« Mais ne comprends-tu pas, ma chérie, que tu pourrais être morte ? » lui dit-elle dans sa langue du Kurdistan qu'elle employait dans les moments les plus affectueux et les plus poignants.

Fatima pensa qu'Ève était une fille seulement à la suite d'un caprice facétieux de la nature. A vrai dire, c'était un garçon manqué, pourvu d'un caractère sauvage, qui n'avait peur de rien. Les enfants de la cour et de la bourgade virent la scène, la déception et le regret incrustés au fond des yeux. Séparés d'Ève, ils se sentaient privés de ressort et d'initiative, ayant plutôt envie de se tapir chez eux, le visage morose et éteint. Fatima n'arriva à retenir sa fille que pendant l'après-midi. Le lendemain, Ève reprit ses jeux de plus belle. Quant à savoir ce qu'elle faisait au juste, Fatima en avait en vague idée, car, étant beaucoup plus loin, elle ne l'avait plus sous les yeux.

Ève regardait la cour, ceinte par un grillage, avec peu de sympathie. A vrai dire, elle détestait tous les lieux que dominait la loi universelle de la clôture. Elle aimait, en revanche, la

campagne libre, où les haies ou les rangées de mûriers délimitaient les propriétés, mais ne gênaient pas ses amusements.

Elle emmenait avec elle les enfants de Sant Martin, ses aînés de deux ou trois ans, comme s'ils étaient liés à une ficelle. Ils arrivaient à traverser tous les champs de maïs, de luzerne et de colza, jusqu'à un bois d'aulnes, de peupliers et d'acacias, où l'on ne voyait plus les maisons du village. Ils arrivaient près de la villa de Madame, une veuve française, vieille, revêche et richissime. Ève se piquait d'échapper aux adultes, se réfugiant là où ne pouvaient arriver les cris apeurés des mères. Non seulement elle avait le penchant de se cacher, mais en plus elle n'avait pas du tout peur des lieux qu'elle n'avait jamais explorés jusqu'alors.

Quand elle allait avoir cinq ans, Ève vit qu'un grand danger allait compromettre sa liberté. La menace venait de l'école maternelle et des religieuses qui la dirigeaient. Fatima tenait à ce que sa fille la fréquentât, éprouvant même le remords de ne pas l'y avoir conduite plus tôt. Pour Ève, elle échafaudait des projets grandioses, c'est pourquoi elle se devait de lui donner une instruction digne d'une princesse.

Fatima était convaincue qu'être scolarisé convenablement et avoir un destin glorieux allaient de pair. A ce propos, elle avait un exemple presque sous ses yeux, là à Sant Martin. Il s'agissait de Madame. Les gens disaient que la vieille, qui chaque année passait quelques mois dans sa villa du dix-huitième siècle, était une femme qui avait fait de longues études. Une pièce de la demeure était pleine de livres que la Française connaissait aussi bien que la Bible.

Son mari avait été un diplomate fameux, un ambassadeur, paré du titre de ministre, en France et dans d'autres grands États. Madame parlait quatre ou cinq langues, à en croire les rumeurs de Sant Martin. Bien que française, elle s'était passionnée de ces lieux, qu'elle avait visités une fois par

hasard. Le paysage lui avait semblé paradisiaque, c'est pourquoi elle avait acheté la villa, étant donné que la famille des nobles qui y habitaient n'avait plus les moyens de l'entretenir. La vieille française lui avait redonné la splendeur d'antan. De cette manière, Viviane, bien qu'elle fût roturière, était devenue la nouvelle comtesse de Sant Martin. Grâce à sa culture et à son patrimoine, elle tenait la dragée haute aux anciens propriétaires qui étaient devenus aussi pauvres que leurs métayers, voire encore plus indigents, parce qu'ils n'exerçaient même pas un véritable métier. La famille s'était disloquée et ses derniers rejetons devenus émigrants s'étaient éparpillés çà et là de par le monde.

Oui, l'école, c'était la priorité. Et c'était la voie que devait emprunter l'avenir flamboyant de sa fille. Mais le fait de vouloir inscrire Ève à l'école maternelle entraîna des conséquences que Fatima n'aurait jamais imaginées et qui commencèrent à terrasser le château de son imagination. L'inscription d'Ève à l'école maternelle révéla avant tout sa naissance anormale. On apprit à l'improviste que la petite fille n'était nullement la fille d'un résistant du Kurdistan, ainsi que Fatima l'avait raconté à toute la population. Sa mère ne voulait pas indiquer son nom. A la mairie, on s'était contenté d'un papier imprimé en Iran dont personne ne comprenait ni les mots ni l'alphabet. Les religieuses, cependant, plus méfiantes, voulurent élucider complètement cette affaire. Tout d'abord, elles ne dirent rien. Elles prirent les papiers de Fatima et les firent déchiffrer par un missionnaire qui avait passé quinze ans de sa jeunesse en Iran.

« Est-ce un certificat de mariage de Fatima avec un certain Taleb Nissim ? » demandèrent-elles au bon père, comme si de rien n'était.

« Pas le moins du monde. C'est bien le nom de cet homme, mais sa femme s'appelle Aline. »

Quand Fatima revint à l'école pour payer la pension de sa fille, les religieuses commencèrent un procès digne d'un tribunal. Où était son certificat de mariage ? Pourquoi avait-elle remis celui de sa mère comme si c'était le sien ? Une femme du village qui jouait le rôle de témoin pendant l'interrogatoire ne fut pas capable de tenir sa langue. Ainsi, le scandale éclata. Ève était sans père et la belle Fatima avait raconté un tas de mensonges. Le cœur de la jeune femme se noua. Elle avait l'impression qu'une bête folle était entrée dans le domaine réservé de ses projets et qu'à force de coups de corne avait réduit toute chose en un tas de décombres. Enlisée dans son désespoir, elle regardait autour d'elle pour voir si, d'aventure, elle pouvait se tirer de ce mauvais pas. Malheureusement non. Rien de rien, de n'importe quel côté. Ève était une bâtarde et elle se faisait entretenir ! Soudain, elle était prise de migraines épouvantables au point qu'elle devait bander sa tête avec des turbans de fortune. Elle parcourait la maison accoutrée de cette façon et sa fille lui demandait :

« Qu'est-ce que tu as, maman ? »

« Rien, rien. »

« Vraiment rien ? »

« Des soucis. Les grandes personnes ont des soucis auxquels les enfants ne doivent pas faire attention. »

Pour calmer son mal de tête, elle avalait des comprimés dont l'apothicaire lui faisait cadeau, le rire aux lèvres. En le voyant devant elle, Fatima, se demandait si la bienveillance de Constantin était le signe d'une relation plus sérieuse, parce qu'elle était toujours prête à déceler les prémices d'un secours éventuel. Mais il n'y avait pas de frémissements de ce côté-là. L'apothicaire nourrissait de la sympathie bien moins envers elle qu'envers sa fille, car chaque fois qu'elle entrait dans sa boutique, il lui offrait des bonbons au caramel ou à la menthe pour soigner le mal de gorge.